L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 24 SEPTEMBRE 1893. 67me Année

Voitures et Harnais, Voitures d'enfants Bicycles,
R. P. RANDALL,
54 & 56 Baronne.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 24 SEPTEMBRE 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE DEMAIN, LUNDI

Par Baumgarden & Friedrichs—Au No 380 rue Laurel, meubles de maison, effets mobiliers, mulets, wagons et harnais.

Par le Shérif—A la fabrique de biscuits et de candis de Bernard Klotz & Co., Nos 75 à 83 rue South Peters, le contenu d'une fabrique de biscuits et de candis.

Par Vincent & Cie—Au coin des rues Ursulines et Royale, le fonds du magasin de chaussures "Eagle."

Par M. F. Michel, Constable de la Quatrième Cour de Cité—A la Maison de Cour, No 1 036 rue Maazine, dans le Sixième District, un salon en peluche de 10 pièces, cinq tableaux.

Par Stephen J. Derbès—Au No 131 rue de Chartres, le contenu de l'Hôtel des Etrangers.

LA SITUATION DE L'INDUSTRIE RIZIÈRE.

Le riz étant une des principales productions de la Louisiane et les prix devant en être réglés suivant le plus ou moins d'abondance de la récolte, il est bon de savoir la vérité exacte à cet égard. Voici d'abord les nouvelles qui nous arrivent du dehors, de la Caroline du Sud et de la Georgie.

Il n'y a jamais eu, de mémoire d'homme, un désastre pareil à celui dont ces deux Etats viennent d'être les victimes. Il n'y a aucune exagération dans les rapports qui élèvent le déficit de 30 à 50 pour cent. Une bonne partie du riz avait été coupée. Tout cela a été balayé dans l'Océan; on n'a, croyons-nous, jamais vu s'élever si haut le flux. Il a atteint une hauteur de cinq à sept pieds au-dessus des levées : le bilan de mal qui était en fleurs, anéanti ; celui de juin, tué par les eaux salées. Et ces deux ensemencements comptent pour plus de 50 pour cent dans la culture générale. Le riz qui était mûr et pas encore coupé, eut pu être sauvé; mais les inondations, les fraîcheurs subites, les pluies en ont empêché la coupe et la rentrée. Nous pouvons nous estimer heureux si nos pertes ne s'élèvent qu'à 50 pour cent de la récolte sur laquelle on comptait.

Voilà pour la Caroline du Sud et la Georgie. Le tableau n'est pas gai.

Passons à la Louisiane.

Les nouvelles reçues de jour en jour, prouvent plus que jamais que la récolte de riz est manquée. Ce sera la plus faible qu'il y ait eu depuis 10 ans. Dans les paroisses Calcasieu et Acadie ce déficit dans la récolte est du incontestablement à la saison qui a été défavorable.

Dans les paroisses qui longent le fleuve et le Bayou Lafourche, au contraire, ce même défaut provient de ce que l'on y a réduit considérablement la culture. Depuis Baton Rouge jusqu'à la Nouvelle Orléans sur une distance de 120 milles, il n'y avait guère que des champs de cannes sur les deux rives du fleuve. Les champs de cannes faisaient exception.

C'est même cela qui étonnait les voyageurs. Ils n'apercevaient, de leur bateau ou de leur "car" de chemin de fer, que des champs de riz, dans un Etat qui passait pour le plus grand producteur de cannes de l'Union. Ce qui avait poussé tant de planteurs à faire du riz, c'est l'incertitude qui planait sur l'industrie sucrière. De là, les énormes recettes du grain en question que nous avons eues, depuis plusieurs années. Mais la baisse énorme de cette denrée sur le marché et les désastreux résultats de 1892 ont fait changer toutes les idées. Le fait est que, le long du fleuve et du bayou, la récolte du riz a presque été anéantie. C'était une perte de près d'un million de sacs de riz, la moitié environ de ce que pouvait produire l'Etat.

Nous pouvons affirmer, dit le *Louisiana Planter*, que l'on ne fera pas plus de 350,000 sacs de riz, cette année, le long du fleuve et du bayou Lafourche.

Quant à ce que l'on appelle les paroisses de Prairies qui avaient produit, l'an dernier, un million de sacs, elles seront bien heureuses d'en récolter 500,000 cette année.

500,000 d'un côté, 350,000 de l'autre ; à quoi il faut ajouter environ 200,000 sacs de l'ancien approvisionnement qui n'a pas été vendu : cela fait en tout 1,050,000 sacs, au lieu de 2,000,000, en 1892.

Or, sur ces 2,000,000 de sacs de l'an dernier, il en a été consommé 1,800,000. Il y aura donc, cette année, un déficit d'environ 750,000 sacs ou de 37,500 tonnes de riz nettoyé. Il faut s'attendre à une hausse forcée et prompte. C'est le riz étranger qui aura surtout à supporter les conséquences et il devra, par douane le marché, payer les droits d'entrée. Tout indique que le riz de bonne qualité de la Louisiane, atteindra bientôt le prix de $4, le baril.

La hausse des prix compensera les pertes provenant du déficit.

RÉCOMPENSES DU WORLD'S FAIR.

Le juge Seaman, à la Cour de Circuit des Etats-Unis, a lancé une injonction défendant aux juges proposés aux récompenses et aux fonctionnaires du World's Fair d'annoncer les récompenses dans la Section I (ce qui a trait à la musique) ou en quelque sorte que ce soit d'agir plus loin dans l'affaire. C'est certainement beaucoup de bruit pour si peu de chose. Le verdict populaire, le seul devant lequel nous nous inclinons, est que le meilleur piano le plus durable et à meilleur marché est celui de Emerson vendu par Junius Hart.

L'Ague-Cure d'Ayer guérit infailliblement tous les cas de malaria. En vente chez tous les droguistes. Prix un dollar.

Construire une belle résidence et ne pas l'orner à l'intérieur, c'est ne faire les choses qu'à moitié. Pour l'ornementation à l'intérieur, travaux mauresques, draperies, tapis, rideaux et papier de tentiste, voir Leopold Levy, 133 rue du Canal.

FOR DYSPEPSIA, Indigestion, and Stomach disorders, use BROWN'S IRON BITTERS. All dealers keep it. $1 per bottle. Genuine has trade-mark and crossed red lines on wrapper.

La révolution brésilienne

Il y a un fait malheureusement trop avéré : c'est que la révolution, la "glorieuse" révolution brésilienne qui a renversé l'empereur Dom Pedro, a été un véritable fiasco. Les Brésiliens n'ont, comme dit le proverbe, changé leur cheval borgne, pour un autre absolument aveugle ; un animal qui pouvait avoir quelques défectuosités, pour un autre qui est essentiellement vicieux.

Rien de bien nouveau, du reste, dans ce qui se passe dans l'Amérique du Sud, comme dans l'Amérique Centrale. Sous prétexte de secouer le joug quelques tyrans (style démagogique), ces peuples infortunés se sont bénévolement à eux-mêmes mis la corde au cou ; ils sont devenus la proie d'un tas de tyranneaux plus odieux encore que ridicules, qui se disputent le pouvoir et maintiennent leur pays dans un état permanent normal de convulsions.

Hier, c'était Fonseca qui régnait en souverain absolu ; aujourd'hui, c'est Peixoto ; demain, ce sera de Mello, en attendant qu'il soit mis à la porte par un cinquième, lequel sera chassé par un sixième qui ne vaudra pas mieux que ses prédécesseurs ; et ainsi de suite, jusqu'à extinction de prétendants possibles et imaginables.

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les dépêches qui nous parviennent pour se faire une idée juste de la valeur de ces soulèvements. Il paraît que l'armée de terre n'aime pas l'armée de mer, et que, réciproquement, l'armée de mer déteste l'armée de terre. Pourquoi ? Nous ne le voyons pas bien nettement. Mais qu'est ce que cette haine mutuelle peut avoir de commun avec la forme de gouvernement, même avec la présidence établie. Nous nous demandons de quel droit la marine brésilienne, ou l'armée de terre—infanterie, cavalerie ou artillerie, peu importe—ferait une révolution, pour satisfaire ses caprices ou ses haines. Les deux sont faites pour défendre l'Etat contre les agressions possibles des puissances étrangères, pour le soutenir au milieu des désordres qui pourraient se produire à l'intérieur ; en un mot, pour lui obéir, non pour lui commander ou pour le renverser, comme et quand il leur plaira. L'armée de mer n'est pas plus souveraine que l'armée de terre. Le souverain véritable, c'est le peuple. Quand il a fait le choix d'un président, leur devoir est de soutenir ce dernier, tout le temps qu'il doit rester au pouvoir, aux termes de la Constitution. Leur droit à l'insurrection ne commence que le jour où il voudrait usurper et se maintenir à la tête du gouvernement, malgré la volonté légalement exprimée du peuple ou du souverain, ce qui est la même chose.

Si le peuple brésilien veut en revenir à l'Empire, c'est son affaire, nous n'avons rien à y voir. Mais ce n'est jamais aux fusils de l'armée de terre ni aux canons de l'armée de mer que nous demanderons la solution de la question, mais au peuple exprimant librement sa volonté par ses votes. En dehors de ce principe, il n'y a de possible que révolutions et guerres civiles.

Le monde est fatigué de tous ces bouleversements qui paralysent les affaires, entravent le commerce et engendrent la misère, source première de tous les troubles qui désolent l'humanité. Il serait temps d'en finir. Pourquoi les puissances qui ont assez de bon sens pour maintenir un peu d'ordre, chez elles, ne s'entendraient-elles pas pour intimer à toutes ces sottises républicaines l'ordre d'en finir avec leurs désordres ; pour leur dire: "choisissez la forme de gouvernement et les hommes qui vous plaisent ; mais, une fois votre choix fait, tenez-vous en là et ne renversez pas constamment, le lendemain, ce que vous avez édifié, la veille. Nous nous y opposons au nom de la paix, de la tranquillité dont le monde a besoin pour faire convenablement ses affaires."

Aux personnes qui lisent les Journaux.

La question se présente souvent : De combien les journaux ont-ils avancé l'éducation du monde ou de combien l'éducation avancée du monde a-t-il forcé les journaux de notre âge, à se mettre au niveau supérieur qu'ils réclament aujourd'hui et auquel ils ont droit ?

Les journaux sont, sans aucun doute, le meilleur agent d'éducation, principalement pour les personnes de ressources limitées qui ne peuvent se permettre le luxe d'acheter des livres. Non seulement ils instruisent, mais ils sont le meilleur moyen d'apprendre l'économie. Une façon pratique de s'en rendre compte est d'année journellement par la vente des nouveautés et habillements qui y sont exposés.

Voyez le magasin "Dixie," 109 rue du Canal, au coin d'Exchange Alley.

La fermeture du magasin aura lieu vers le 1er octobre.

MUSIQUE.

Il y a une raison éminemment majeure pour que la musique soit enseignée à toute jeune fille et voilà pourquoi la musique est un excellent avantage dans la vie domestique dans bien des cas, car elle calme les nerfs des personnes trop excitées et colères, diminue le chagrin des autres, charme celles qui veillent, et contribue beaucoup à guérir diverses maladies.

Janins Hart vous offre le piano nécessaire pour produire cet effet de tous formats et couleurs, bon marché et à des conditions faciles.

Il n'est pas difficile de remarquer les grandes améliorations qui s'accomplissent en cette ville, surtout en construction de bâtiments magnifiques pour résidences particulières ou monuments publics, mais il est moins aisé de se rendre compte de la splendeur de l'ornementation intérieure des salons et des chambres où foisonnent des draperies d'un style exquis faites de matériaux les plus coûteux. L'effet de ces draperies s'accroît considérablement quand elles sont suspendues aux accessoires mauresques dont M. Leopold Levy, 133 rue du Canal, est l'agent. M. Levy a aussi une armée d'ouvriers drapeurs, des artistes en leur genre, qu'il emploi constamment. Pour décorations intérieures, voir M. Levy.

Entre voisins de campagne.

—Je ne comprends rien à mon baromètre : souvent il est au beau, alors qu'il pleut.

—Evidemment il marque une belle pluie !

On lit dans un journal de province l'avis suivant ;

"Le nommé X.... que l'on croit mort depuis deux ans, est invité à passer à la mairie de la ville de B...."

On ne dit pas si X.... s'est présenté.

LA FIANCÉE.

Mon incrédulité parut impressionner le vieillard. Il soulleva sa lourde tête pensive, et ses yeux tristes me regardèrent presque sévèrement.

—Jeune homme, dit-il, le doute est une sagesse, en ce qu'il procède d'un esprit prudent et circonspect. Mais la négation n'est pas le doute. Bien qu'on ait accoutumé de sourire à telles histoires, et qu'il soit de mode, parmi certains, de nier imperturbablement tout ce qui excède l'effort de leurs conceptions, j'oserais tenter de vous convertir à des jugements moins téméraires.

Cela remonte à l'année mil huit cent cinquante ; malgré les efforts centralisateurs du gouvernement, malgré la décision de la Constituante, qui, de notre vieux Roussillon, de notre Vallespir, du Conflent, de la Cerdagne, du Capcir forma, d'un trait de plume, le département des Pyrénées Orientales, l'esprit de localité, les préjugés de clocher, les coutumes et les traditions subsistaient, très vivaces et fort tranchés. Si, trop souvent, on avait à déplorer des rixes sanglantes déterminées par des rivalités de villages, de communes pour user du patois administratif, on se distrayait, en revanche, au spectacle des danses locales, des *balls* endiablés, des *contre-pas*, des *sauts à deux* que nos Roussillonnais, excités par la naïve musique des *Jutglars*, exécutaient avec un entrain perdu, hélas, aujourd'hui.

C'est à un de ces *balls*, lors de la *festa majou* d'un village proche de Céret, que nos deux héros se rencontrèrent, et ils se rencontrèrent pour s'aimer. Lui, petit, trapu, brun, brusque, vif, souple et vigoureux, s'appelait Juan ; il était fils d'un voiturier-colporteur et, quoique très jeune, dix-sept à dix huit ans, il remplaçait son père que des infirmités condamnaient à l'inaction.

Elle, légère, rieuse, dorée de cheveux, blanche de peau, les lèvres en fleurs de grenade, flexible comme un roseau, fringante comme le cabri montagnard, s'appelait Ferdinande, et elle touchait à ses seize ans. Son père, établi à quelque distance de Céret, s'adonnait à l'apiculture et vendait du miel.

J'étais alors notaire à Céret. Ami commun des parents, je fus le premier instruit du projet d'union que nos amoureux caressaient. Je dus les attirer en leur faisant observer que les lois françaises exigeaient d'eux quelque patience. Il s'en fallait, en effet, de plusieurs mois qu'ils eussent atteint l'âge où il est permis de contracter mariage, et je vois encore leur désappointement comme lorsque, en rabat-joie, je signalai l'exigence du code.

Or, l'époque arrivait où Juan devait partir pour l'Espagne. Son commerce consistait à charger sa voiture des productions régionales, à les transporter par-delà des Pyrénées jusqu'en Catalogne, quelquefois jusqu'en Aragon, où il se revendait avantageusement. Ces voyages étaient pénibles, périlleux, car ils excitaient la convoitise des miquelets et se prolongeaient souvent durant plusieurs semaines.

On convint donc que le mariage serait célébré sitôt le retour de Juan. Mais, désireux d'une certitude, les amoureux hâtèrent leurs fiançailles. Au jour fixé pour cette cérémonie traditionnelle, Juan, accompagné de son père de sa mère et de ses amis, traversa la ville et s'en fut frapper à la porte de l'apiculteur.

—Je viens, dit Juan, pour donner à ma bien-aimée l'anneau d'or des fiançailles, afin de la déclarer mienne devant tous.

L'apiculteur répondit :

—Es-tu sûr que ta bien-aimée soit chez moi ?

Suivant les vieux usages, l'apiculteur avait réuni chez lui toutes les amies nubiles de sa fille. Il rentra dans sa maison et bientôt reparut tenant par la main une jeune fille : "Est ce celle-ci ? demanda-t-il.—Mademoiselle est bien belle, répondit Juan, mais elle n'est point mon amie." De la sorte, l'apiculteur présenta, une à une, toutes les jeunes filles convoquées chez lui. En dernier lieu Ferdinande se montra : "Est-ce celle-ci ?—Oui, déclara Juan avec respect, celle-ci est mon amie.—Eh ! ma fille, répliqua l'apiculteur, qu'avez donc tous chez moi pour être témoin de leurs promesses."

Trois jours après, de bon matin, Juan attela ses chevaux balzans à sa charrette, roula vers le Tech et s'engagea ensuite sur la route de Prats-de-Mollo. Tous ceux qui l'aimaient l'escortèrent jusqu'au pont, au tournant du chemin qui longe le cimetière ; ils entendirent sa voix aigue qui, après les adieux, entonnait dans la poussière un chant du pays, dont voici un essai de traduction :

Ah ! père, mère et les amis,
C'est moi qui frappe à votre porte !
Revêtez vos plus beaux habits
Pour la nouvelle que j'apporte.
Car je m'en vais chez le curé
Avec ma mie au front doré ;
Venez en troupe !
Et là-bas le vous montrera !
La belle qui fera un soupé.

On n'attendait pas Juan avant un mois et demi ; ce temps s'écoula sans incident. A plusieurs reprises, j'eus l'occasion de voir Ferdinande ; la jeune fille ne se plaignait pas, mais elle avait perdu sa gaieté et elle passait ses journées toute seulette à errer mélancoliquement parmi les abeilles vromblissantes qui essaimaient autour d'elle comme autour d'une fleur.

Ce fut bien pis lorsque, à l'époque fixée, Juan ne reparut pas. Rien n'était plus admissible qu'un retard ; mais l'inquiétude vraiment singulière de Ferdinande ne voulait pas entendre raison. Tous les jours, la jeune fille descendait jusqu'au pont du Tech, et elle stationnait là jusqu'au soir, les yeux fixés sur la route. Au soleil couchant, la pauvre enfant reprenait le chemin de la ville.

Je m'étonnais, un jour, de ne pas voir passer la languissante fiancée se rendant à son poste d'observation. Le lendemain, j'appris du médecin que Ferdinande était alitée, gravement atteinte d'une congestion pulmonaire. Les soirées sont traîtresses chez nous. Ferdinande, s'attardant sur la route, avait été trempée par les brumes et subitement transie d'un coup de gargal.

Quelle agonie ! Toute blanche dans les blancheurs des draps, elle répétait continuellement, les mains jointes, en priant : "Mon Dieu, je veux le revoir... Faites que je le revoie...." Soudain, elle se dressa, prêta l'oreille à des bruits perceptibles pour elle seule : "Ecoutez.... Il approche.... Je le reverrai.... Dieu le permettra.... Je le vois, il presse ses chevaux ; il traverse le col des Aires...."

Le médecin affirma que Ferdinande délirait. Les gens sans foi, qui se mêlent de tout expliquer, s'exposent à lâcher bien des sottises. Ferdinande ne délirait pas. Elle voyait, elle voyait, jeune homme. Si cela est inexplicable cela fut, et il ne nous appartient pas de pénétrer les secrets de la Providence. Tandis que Ferdinand agonisait, Juan, nous le sûmes plus tard, s'engageait dans le col des Aires afin de gagner Prats-de-Mollo avant la nuit. Il y passa la journée du lendemain et, le surlendemain, matin, l'âme bondée de joie, il prit sa course vers Céret.

A cette heure-là nous enterrions la pauvre Ferdinande. Son père avait voulu qu'on l'habillât toute de blanc, qu'on laissât à son doigt l'anneau nuptial et qu'on lui passât le collier d'or, présent de la mère de Juan.

Ainsi parée, elle fut mise au cercueil. Morte, la jeune fille devait encore surveiller le chemin qu'elle interrogeait autrefois avec tant d'anxiété. Le cimetière est en effet situé à l'intersection de la route de Céret et de la route de Prats-de-Mollo qui, de l'autre côté, est bordée par le Tech. Le cimetière surplombe la route, le pont et le gave ; les voyageurs qui suivent ce chemin ont la tête de niveau avec l'endroit où les morts reposent dans la terre. La croix blanche, sous laquelle s'abrita le corps de Ferdinande fut précisément dressée tout contre la route, à peu de distance du point où la fiancée s'asseyait jadis, attendant le retour de l'aimé. J'insiste à dessein sur cette topographie.

La douleur du père était navrante, certes, mais rien n'était plus affreux que l'état d'épouvante des parents de Juan : "Que dira notre fils ?" se demandaient-ils en tremblant. La mère eut ce cri terrible : "Faites, mon Dieu, qu'il ne revienne pas !".... Je me promis de ne pas abandonner ces malheureux ; le soir même, je me rendis chez eux....

Cependant, un grand trot, Juan approchait de Céret. La nuit était déjà tombée. Reconnaissant aux rayons de la lune des paysages familiers, le jeune homme ne contenait plus sa joie. Sur la droite, à quelques distances du cimetière, est un chemin de traverse. Juan eut envie de le prendre, mais il abandonna ce projet en constatant le mauvais état du terrain.

Un brusque arrêt de ses chevaux faillit le précipiter hors de la voiture. Il se ressaisit, examina la route, leva les yeux et aperçut la croix nouvelle qui se dressait là haut, illuminée de lune....

Il siffla ses chevaux qui refusèrent d'avancer : il les fouetta ; les animaux se cabrèrent. De nouveau Juan examina la route.... Alors, il aperçut une forme blanche qui se détachait du cimetière : cela semblait une vapeur, un flocon de fumée que la terre aurait exhalé. Et cette blancheur glissait dans la nuit comme soufflée par un vent très doux.

Les chevaux hérissaient leur poil ; Jean claquait des dents. Il voulut crier, il se trouva sans voix. Frappé de stupeur, il considérait cette apparition. La forme blanche demeurait immobile à présent au milieu de la route qu'elle barrait. Elle se précisa ; Juan reconnut une femme vêtue de blanc, mais les traits du visage étaient indécis, estompés, comme voilés par une gaze.

Le jeune homme songeait à fuir. Mais comment ? A droite, c'était le cimetière qui surplombait ; à gauche, le Tech mugissant. Il se souvint du chemin de traverse, mais pour l'atteindre, il fallait tourner.... Tourner le dos à cette *chose !....* Fasciné, il restait en arrêt, le cou tendu, immobile lui aussi, suant de peur. Tout à coup, il lui sembla que la forme blanche avançait.... Alors, dans un sursaut d'horreur, il rassembla son énergie ; tirant brusquement sur les rênes, cinglant furieusement les chevaux, au risque de verser et de rouler dans le Tech, il réussit à tourner. Au galop, il gagna le raccourci, s'y engouffra, cahota par les pierres, comme une nacelle par les flots, et, sans avoir osé une seule fois regarder en arrière, il arriva chez ses parents, se rua dans la maison au moment même où je me préparais à la quitter.

A l'aspect de son visage ravagé, nous crûmes qu'il connaissait la vérité. Son trouble ne lui permit pas de voir le lutre. Tout anéanti, il nous fit le récit que vous venez d'entendre.... Moi, jeune homme, je tremblais comme un olivier au vent. Jamais je n'ai eu si froid. Le père semblait pétrifié. Soudain, la mère, tomba à genoux en sanglotant :

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Juan.

Il vint à moi :

—Pourquoi tremblez vous ?

—Vous avez vu Ferdinande, balbutiai je.

Il poussa un cri que j'entends encore : "C'était elle !"

Il s'échappa, et jamais plus on ne le revit. Le lendemain, jeune homme, on s'aperçut que la pierre tombale avait été déplacée. Au fond de la fosse, que nous avions vu combler et qui se présentait béante à cette heure, on trouva le cercueil décloué. Ferdinande y gisait, mais elle n'avait plus ni sa bague, ni son collier.... Voilà, jeune homme.

—Et l'autorité, hasardai-je ne s'est pas émue de cette mystérieuse aventure ?

—Si fait, jeune homme, l'autorité s'est émue, et, parbleu, elle a trouvé une explication ! N'explique-t-on pas tout aujourd'hui ? Ces messieurs réduisirent cet événement à un simple transportions d'un vol et, d'une profanation de sépulture. Ils prétendirent, ils prouvèrent que de misérables bohémiens, tentés par les bijoux que Ferdinande emportait dans la tombe, avaient ouvert le cercueil. Ils ajoutèrent, d'après leur logique, que Juan, revenant au cimetière, —après nous avoir quittés,—et surprenant les misérables occupés à dépouiller la morte, avait dû être assassiné par eux et précipité au fond de quelque précipice.

Leur enquête, du reste, aboutit à néant. Je fus appelé à déposer devant ces messieurs et j'eus l'honneur d'égayer leur gravité professionnelle.

Quand je parlai de l'apparition que Juan nous avait déposée, ils me répondirent : "Hallucination ! Phantasme !" et je pus admirer, une fois de plus, combien les hommes déclarés sages, se payent complaisamment de mots.

GUSTAVE GUESVILLER.

Il n'y a rien qui donne à une chambre un aspect plus agréable qu'une paire de rideaux frais de dentelle, qu'on trouve en si grand nombre et en tout temps chez Levy, rue du Canal.

Un imbécille converse avec un boulevardier spirituel et volumineux.

—Les idiots sont toujours des gens gras, déclare le premier.

—Oui, mon gros, répond l'autre.

Un parent de Champoiseau habite une localité aisée riche que coquette.

—Vous ne devez pas avoir de pauvres, ici ? lui disait, hier, un Parisien.

—Oh ! nous en avons tout de même quelques uns, mais.... ils sont à leur aise !

GONZALES & LAUDUMIEY.
Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.
170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.
VOITURES ET TALLY-HOS A LOUER.
Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.
TÉLÉPHONE NO 479.
21 fév 93—1 an

MESSE FUNEBRE.

Une messe sera dite à l'église de Notre Dame de Bon Secours, rue Jackson, pour le repos de l'âme de feu ALEX. BERNICHAN, à 7 heures du matin, vendredi, le 29 septembre.

24 sept—2f dim jeu

MESSE FUNEBRE.

SOUBDE—Une messe sera dite, lundi 25 septembre, à 7 heures du matin, à la chapelle de l'Archevêché, pour le repos de l'âme de DOMINIQUE SOUBDE. Les amis et connaissances de la famille sont priés d'y assister.

De la part de ses enfants

Avis de Transfert.

L'ASSOCIATION D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS a transféré ses bureaux au No 48 rue du Camp

CHAS. L. DELERY,
24-sept—7f Secrétaire

A la Colonie française.

La colonie française est convoquée en ASSEMBLÉE GÉNÉRALE, le Dimanche, 24 septembre 1893, à 4 h. P. M., dans le local de l'**Union française**, rue des Remparts, entre Dumaine et St-Philippe.

Ordre du jour :

Mesures à prendre pour fêter dignement l'entrée de la flotte française dans le port de Toulon.

Que chacun en le dise !

De la part du Comité d'initiative.

17 sept—8f

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLÉANS.
BUREAUX, RUE ROYALE, 31.

Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

SEPTEMBRE 1893.

A l'avenir la présente publication n'aura lieu que le DIMANCHE.

Liste de publication.

Armand, Marie (Mme)	Gulchas, Léon
Arcueil, Marie (Mlle)	Rose Guillemin, (fille de Jean-Baptiste)
Albaret,	Jordan, Claude
Boeau, Armand Marie	Kohn, Alexandre
Barthe, Louis Joseph	Labourdette, Joseph
Bousigues, Auguste	Labrousse, Marcellin
Bonnemaison, Julio	Lehorque, Jacques
Coussié, Augustin	Lemeure, Alcide
Carrasé, François	Médan, Michel
Chavin, (Mme) née	Bry Tocanier, Philipps
Dalis, Michel	Wolffers, Alfred Daniel
Drogoul, Antoine	White (de la maison White & de Neveu
Fachan, Henri	

LETTRES.

Travers, Joseph

N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes établis en Louisiane, en dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire certifier, préalablement, par M. le secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.

Le Consul de France,
Signé : G. B. D'ANGLADE.

HY WELLMANN, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.
Banque d'Epargnes Teutonia,
(TEUTONIA SAVINGS BANK.)
127.....RUE DE LA COMMUNE.....127
Reçoit des dépôts D'UN DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après midi.
Intérêt, au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.
W. W. WEISS, Caissier.
16 juil—1f M. ERNEST CASNARD, Payeur.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieds de la rue du Canal, 3me district
1er nov 92—1 an—mer. jeu. dim

Compagnie d'assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Succursale No 68 rue Royale.
Capital payé.....$500,000 00
Actif, 1er janvier 1893.....$1,019,608 33
J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHER.
18 juin 93—1 an

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.
—SUCCESSEURS DE LA—
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
Actif, valeur réelle.....$3,820,322
Pertes réglées à la Nouvelle-Orléans ainsi que le font les Compagnies locales.
JULES TUYES, Agent-Résident.
29mai—1an 39 RUE CARONDELET.

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompt aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290
Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
—DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS—
Gustaf E. Westfeldt. L. C. Fallon. Lucas E. Moore. C. M. Soria.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
12 nov—92—1 an J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

LA MAISON DE MUSIQUE
La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, est sans contredit
PHILIP WERLEIN,
135 - RUE DU CANAL, - 135
Pianos droits tout neufs à $250. Pianos de seconde main à partir de $75.
Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos prix avant d'acheter ailleurs 2 evr—1 an, dim, mar, ven

FRANTZ & OPITZ,
Horlogers et Joailliers
No 17 RUE BOURBON,
Près Canal, à une porte de l'entrée de la maison D. H. Holmes.
1er sept

E. BARBIER,
Successeur de S. Fournier
Horloger et Bijoutier,
60 RUE ROYALE, 60
Entre Bienville et Conti,
Nouvelle-Orléans.
MONTRES, PENDULES, DIAMANTS, BIJOUTERIE.
Réparations de tous objets concernant sa profession.
Garantie complète. Prix modérés.
Lunettes, Lorgnettes de Théâtre, Pince-nez
1er déc—1an

Magasin du Bon Marché
61.....RUE ROYALE.....61
F. ADRIEN BRUNET
Joaillier, Bijoutier, Horloger,
MARCHAND DE
Montres, Pendules, Orfèvrerie Lunettes, Jumelles Diamants, Cannes à pommes d'or et d'argent, etc.
Achat et échange de vieil or et argent.
Montres et Bijoux de tous genres réparés par des ouvriers de première compétence.
14 déc 92—1an

LA BOTTE ROUGE!
—A l'enseigne de la—
"BOTTE ROUGE,"
angle des rues Ursulines & Dauphine
BOTTES, SOULIERS,
ET SOTTINES, A BON MARCHÉ
GEORGE WAGNER.
1er sept—3m Ven Dim Mer

SÉCURITÉ ABSOLUE!
Protégez votre Argent contre les Voleurs et l'Incendie, et faites-lui porter Intérêt.
PROVIDENT
Savings, Trust and Safe Deposit Bank,
No 37 RUE DU CAMP.
CAPITAL $300,000
Intérêt, Trois pour Cent.
14 sept—1m

Avis.
Excursions du dimanche à bon marché sur le New Orleans, Fort Jackson & Grand Isle R.-R. Les trains partent d'Algier à 8 A. M., et arrivent à 7.05 P. M. Billets, aller et retour, 50c. 75c. et $1.00.
J. S. LANDRY
J. S. LANDRY, Agent général pour le Fret et les Passagers
Surintendant.
25 août—sam et dim

BUVEZ!!!
L'eau minérale effervescente de la Source d'Abita.
Comme eau de table, elle n'a pas d'égale.—Le remède de la nature pour tous les maux de l'estomac, du foie ou des reins. En vente partout.
30 sept—1 an sam dim

C. LAZARD & CO.,
LIMITED,
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
1er jan—Dim Mar Ven

INSTITUTIONS.

UNIVERSITÉ TULANE DE LA LOUISIANE.
La prochaine session annuelle du Collège, Ecole Supérieure et H. Sophie Newcomb Memorial Collège pour les Dames s'ouvre le 2 octobre. Examens pour être admis le 29 et le 30 septembre.
Le Collège est bien pourvu de bibliothèques et de laboratoires pour le travail classique, littéraire et scientifique.
L'Université donne environ cent cinquante qualités d'élèves dans les départements du Collège et de l'Ecole Supérieure. Chaque sénateur et représentant dans l'Etat a la nomination d'un Elève qui donne l'éducation gratuite pendant tout le cours.
Pour d'autres informations s'adresser à WM. O. ROGERS, Secrétaire.
WM PRESTON JOHNSTON, Président.
3 sept—1m

LE SOUTHERN COMMECIAL AND LITERARY COLLEGE,
142 et 144 RUE ANNONCIATION,
(En face de l'école St Simon)
Possède un choix, Ecole de jour et de nuit pour élèves de tous âges.
Les langues modernes : Anglais, Espagnol, Français, Allemand, une spécialité, aussi l'Ecriture, la Tenue des Livres, la Sténographie et le Type-Writing sont enseignés par des professeurs capables.
Pour détails et catalogue s'adresser à JAMES ROHDE, Directeur.
2sept—1m—Mar Jeu Dim

L'INSTITUT COMMERCIAL ST-ALOYSIUS,
Au coin des rues Espinasse et Remparts,
Fera la réouverture de ses classes le LUNDI, 4 septembre. Pour toute information, s'adresser à l'Institut.
27 août—1m

Institut Markey-Picard.
372, Avenue de l'Esplanade, N. O.
Pensionnat Externat pour jeunes filles et Ecole primaire pour petits garçons. Réouverture des classes, lundi quatre septembre. Pour informations ou prospectus, s'adresser à l'Institut.
20 août—1m, dim, mar, jeu.

E. G. DUREL,
Externat et Pensionnat pour Garçons.
101....RUE ST-LOUIS....101
Attention toute particulière à la langue française.
Entrée des Classes le LUNDI, 4 Septembre. Anglais, Français, Mathématiques et Tenue de Livres.
27 août—27 1 3 10 17 sept

MAIRIE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS, Hôtel de Ville, 10 février 1893.

Attendu qu'il vient d'être commis un crime aussi lâche qu'atroce qui a coûté la vie à un agent actif et fidèle, l'officier Torregano, alors qu'il remplissait ses devoirs ;

Moi, JOHN FITZPATRICK, maire de la ville de la Nouvelle Orléans, offre par les présentes une récompense de c